POUR INVENTAIRE

A propos de *La Compagnie des spectres* de Lydie Salvayre

Yves Pagès

Dès son premier livre, *La Déclaration*, Lydie Salvayre a préféré changer de sexe, narrativement parlant. Puis, petit à petit, elle s'est mise à ouvrir les armoires familiales, ces poubelles de la grande Histoire. Les cadavres n'abondaient-ils pas dans ces placards conjugaux, paternels ou maternels ? Mais avec Lydie Salvayre, pas de psychodrame sans descente aux enfers politiques, sociaux, historiques. Et *La Compagnie des spectres* dévale une fois encore cette pente mauvaise : deux femmes, mère et fille, reçoivent la visite d'un huissier de justice chargé de procéder à l'inventaire de leurs biens avant saisie. Et c'est l'affolement. La fille tente une impossible conciliation, tandis que la mère dénonce aussitôt dans cet intrus un milicien aux ordres du vichysme. Car, pour elle le monde s'est arrêté en 43. A l'entendre, l'Occupation semble n'avoir jamais cessé...

Un matriarcat familial, donc, en chute libre dans le délire verbal. Deux défenestrées en puissance, terrées dans leur F2. Seul aiguillon de ce théâtre d'appartement – seul homme en chair et en os aussi ? –, un huissier venu inventorier l'intimité de ces recluses banlieusardes. Et c'est lui qui va tomber de haut. Les amateurs de psychologie de (deux-pièces) cuisine aussi. Qui espère voir flotter les traumatismes œdipiens à la surface des eaux placentaires – sinon

prolétaires – n'aura qu'à déchanter. Ici, le vrai triangle constitutif de ce rapport névrotique (une adolescente avec maman, mais pas papa) est réécrit selon une symbolique française de triste mémoire : Travail Famille Patrie. C'est cette trinité à l'honneur sous l'Occupation – et jamais épurée au tréfonds des consciences – qui organise la géométrie secrète du livre, faute d'en arrondir les angles. Et l'Œdipe freudien fait soudain pâle figure à côté dudit « maréchal Putain », véritable mixte transgénique de Père et Mère Ubu. L'hypothèse de Lydie Salvayre tient à ce prodigieux et sarcastique constat : et si l'ubuesque pullulait en nous subconsciemment, à la fois selon les logiques « sadiques anales » mises au jour par Freud, mais aussi parce que la France déculottée s'est dotée en 1940 d'un chef d'État postiche qui, sous de séniles apparences, a fait endurer pendant quatre ans à un pays entier les humeurs de sa gidouille ? Et si le pays, dans son inconscience collective, payait encore pour s'être identifié à une sommité qui n'était en fait que la somme de pathologies séniles innombrables ? Et si le gâtisme boulimique du Putain en chef – loin d'excuser l'ordure en question – constituait jusqu'à nos jours le modèle implicite d'un empire colonial déchu, d'une nation vaincue définitivement en 1939 ? A en croire l'écrivain, des reliefs alimentaires du Maréchal au nourritures spirituelles du temps présent, il n'y a pas loin. Et si Deleuze parlait d'usine à propos de l'inconscient, Lydie Salvayre précise à juste titre : une usine de retraitement des déchets toujours rétroactifs du vichysme – dont on n'a pas fini de sucer l'hostie sous forme de pastille à la menthe fraîche.

Travail Famille Patrie... ? Qui sait jusqu'où l'auteur s'amuse à faire jouer les angles morts de ce complexe psycho-politique ? Inutile d'inventorier les coïncidences et malentendus que crée le recouvrement de la grille freudienne par ce mot d'ordre ternaire. C'est la matrice du roman, un *alter* Œdipe drolatique, tragique et jubilatoire. Pour arriver à ses fins, Lydie Salvayre a rendu sa mère fictive complètement cinglée, folle à lier, c'est-à-dire folle au point de mettre à nu tous les faisceaux de la barbarie franchouillarde. La déraison productive de cette vieille dingue a d'ailleurs de telles vertus que ses symptômes constituent à eux seuls l'art poétique de l'écrivain : « habite[r] synchroniquement le passé et le présent », « opérer

d'incessantes navettes [...] sans nul égard pour la chronologie officielle, c'est un symptôme, semble-t-il, très difficile à expurger ». Un grand roman aussi, fort de cette intemporalité inexpurgeable.

Le complexe d'Ubu, mais encore ? A moins que, *a contrario*, ce ne soit le triptyque pétainiste qui hante dangereusement une certaine idée de la cure analytique. En ce sens, Lydie Salvayre pourrait bien avoir produit, dans ce dernier roman, une satire suraiguë d'un des systèmes de pensée les plus cruciaux de ce siècle : la psychanalyse. Que signifie, en effet, l'arrivée d'un officier de justice dans cet appartement livré aux incessantes querelles intestines d'une mère délirante et d'une fille inhibée ? Sinon la mise à nu implicite d'une scénographie thérapeutique. A peine l'huissier pénètre-t-il chez elles qu'il crée de toutes pièces un huis clos freudien : « Ce qu'il inventoriait de la sorte c'étaient nos souvenirs, nos spectres, nos désastres, nos amertumes, nos remords. » Inventorier ? Autrement dit, s'approprier en silence les « meubles ainsi que leur contenu », mais aussi les signifiants et leur contenu (les signifiés) propres aux logorrhées respectives de ses deux clientes malgré elles. Pour ce faire, l'huissier, comme son faux frère le psychanalyste, se doit de demeurer « inexpressif », « impavide » et d'agir avec « circonspection, modération, méfiance, flegme, prudence, dignité, placidité ». Le « masque de fer » de cet intrus doctoral donne d'ailleurs lieu à un minutieux contre-inventaire. Toutes les postures qui composent l'hystérie *rentrée* des médecins de l'âme de l'ère post-Charcot sont passées en revue. L'auteur ausculte l'ausculteur sans pitié. Et la satire tire de cette inversion des rôles une force clinique sans pareille. Si l'huissier pose de temps à autre une question, c'est toujours à propos de la « date d'achat » de tel ou tel objet accessoire, comme si, sous l'apparente neutralité de son « visage abstrait », il voulait réduire autrui à une chronologie objective. Quant à donner un avis sur quoi que ce soit, jamais. L'huissier donne une fois pour toutes, et en bloc, « son avis de saisie », puis « d'expulsion ». Il n'a pas non plus « l'esprit à plaisanter ». C'est d'ailleurs sa lacune ontologique, ce manque d'humour creusé à même les mots d'esprit des autres. A la fin du roman, l'auteur l'affuble d'une sorte de double médical, le « Dr Doncque »,

le patronyme incarné de la causalité absolue, de la relation déshumanisée de simple cause à pur effet.

Cet huissier crée donc du huis clos par son mutisme même. Il n'écoute pas – ce « n'est pas dans les devoirs afférents à [sa] charge » –, il s'entend entendre, par silence interposé. Et ce silence asymétrique, qui perdure jusqu'à la fin de l'ouvrage [1], n'est pas celui d'une oreille témoin, mais d'une main invisible qui note mentalement, et qui, en inventoriant, s'approprie déjà toutes les matérialités d'autrui, ses mots, puis ses choses, et enfin ses mots devenus choses. Outre l'oreille et la main, il a aussi un autre outil primitif, un œil collé au judas de toutes les portes, un œil qui fouille, remue son couteau silencieux dans la plaie humaine et qui, faute de voir en l'autre quelqu'un, déshabille un cadavre du regard pour mieux le réduire à une liste de natures mortes, de signes objectivés. Comme l'analyste, il est bien là pour faire payer et la mère abusive et la fille désabusée, pour que toutes deux payent leur dettes existentielles préexistantes. Comment parvient-il à légitimer ce « viol de domicile », cette intrusion par effraction dans la folie labyrinthique de ces deux emmurées vivantes ? En jouant sur le plaisir qu'elles éprouvent à s'exprimer, à défouler leurs paroles et à donner du crédit à cet interlocuteur providentiel. Du coup ce faux messie qu'est l'huissier-psy en profite doublement. D'un transfert à l'autre, il ne s'est jamais agi pour lui que d'une sombre affaire de déménagement. Les secrets une fois avoués – ces fameux petits bijoux de famille – deviennent comme les bibelots sonores que l'officier de justice n'a plus qu'à s'approprier. Cette cure remise à jour ne s'accompagne pas seulement d'un transfert de fonds, épongeant la culpabilité, mais d'une réification méthodique des choses dites, d'une contre-alchimie qui cherche à confisquer le parler d'or des déraisons en muant ces délires précieux en vaines verroteries : « style néant, sans valeur ». Derrière cet huissier des consciences, c'est l'Empire des marchandises omniprésentes qui frappe à l'huisserie et voudrait s'approprier le dernier

1. Ceux qui désirent l'entendre parler doivent se reporter à un autre ouvrage que Lydie Salvayre publie simultanément aux éditions Verticales sous le titre *Quelques conseils utiles aux élèves huissiers*. Il s'agit d'une conférence de notre huissier silencieux résumant tout le savoir-faire de sa parole légiférante.

marché qui lui manque : l'excès de langage somatisé, la folie des grandeurs et des bassesses, le malentendu à visage humain. D'où ce grand roman de résistance contemporaine à l'inventaire psycho-économique de l'indéchiffrable énigme des soliloques croisés d'une espèce qui pourrait un beau jour cesser d'être humaine.

Face au grand inquisiteur muet, pourquoi ce contraste entre mère et fille, l'une renâclante, l'autre consentante, l'une verbalisant à l'infini ses refus, l'autre cherchant partout des accommodements, l'une gueulant à tue-tête, l'autre « hurlant en son for intérieur » seulement ? Au-delà du gain d'intensité dramatique, il s'est aussi agi pour l'auteur d'incarner en deux voix distinctes l'équivocité du rapport de l'analysé à l'analyste. En chaque alitée sur le divan – l'un des derniers meubles que veut confisquer l'huissier – il y a une patiente et son *alter ego* : l'impatiente. Ce duo qui structure toutes les modulations langagières du roman est d'abord une incarnation dédoublée du malade en voie de « transfert ». Ce duo est aussi une mise en regard de deux folies dissemblables, qui petit à petit font éclater les préjugés du lecteur sur un prétendu modèle névrotique homogène. Mais chacune de ces déraisons suppose surtout un itinéraire temporel singulier.

La mère est clairement paranoïaque. Et, plus elle décrypte les signes enfouis dans les strates historiques, plus elle se métamorphose en « pythie », Cassandre, mais aussi en psychanalyste sauvage travaillant non plus sur le huis clos familial, mais sur un vaste espace-temps historique. Elle en saigne même de « l'encre sur ses draps » tant sa quête interprétative l'occupe nuit et jour. La mère n'invente rien. Le prétendu « tissu de mensonges » que trame son mensonge est le linceul authentique d'un frère tué par les sbires du pétainisme milicien. Depuis trop longtemps, elle veut chercher trop loin des vérités qui ne sont plus bonnes à dire. Ses erreurs, errements, raccourcis de mémoire se réapproprient la fonction analytique pour faire avouer à la scène primitive du fascisme français ses non-dits. Mais là où le freudisme orthodoxe rabat toutes les figures d'autorité sur celle du Père, son délire interprétatif redéploie toutes les figures

de la Sainte Famille dans une saga politico-historique qui nous englobe tous.

A l'écart, la fille se présente d'abord comme un double de l'huissier dans sa fonction la plus élémentaire. Elle « prie » le nouveau venu « de bien vouloir patienter », elle « ouvre cérémonieusement la porte du salon » et « reconduit ». Bref, elle ouvre et ferme les portes, accueille, annonce et introduit le visiteur auprès de la personnalité dont elle dépend. D'huissière virtuelle, on la voit bientôt se changer en infirmière, véritable garde-folle séquestrant sa mère, la surveillant et « l'assommant de drogues ». Mais ces deux premières fonctions ne parviennent pas à masquer le haut mal dont elle souffre, ce conformisme postmoderne, cette politesse stratégique, carriériste et avide de « promotion sociale ». Bref, la pathologie du *self-control* qui participe du plus insidieux des auto-enfermements. Une réclusion par stricte intériorisation des normes du temps présent.

Toutes deux gardent cependant une passion commune, ce petit rien qui les fait vivre ensemble, le goût immodéré des images, celles qui naissent au cœur des récits maternels, celles qui hantent l'imaginaire fleur bleue de la fille, mais avant tout celles des programmes télévisés. L'une y voit resurgir des fantômes authentifiant ses élucubrations passéistes, l'autre y vole quelques baisers de cinéma. L'une y voit surtout les preuves de la perpétuation collective de l'immonde, l'autre le spectacle de l'inexistence du monde réel. A la croisée de leurs deux pathologies complémentaires, un simple poste de télévision. Le seul objet qui calme provisoirement leur souffrance sans prétendre jamais les guérir. Le nouveau visage du psychanalyste d'aujourd'hui, réifié à son tour, réduit à sa plus simple expression sur l'écran : une boîte de résonances audiovisuelles.

On a pourtant entrevu, au cours du roman, ce que cet huissier aurait pu avoir d'émancipateur. Il aurait pu ouvrir à ces deux femmes une issue, en deux mots : « bon débarras ! »

Mais non. Il est le dernier avatar d'un freudisme mort à lui-même. Il n'a pas d'empathie, de désir, de rapport avec elles. A peine entré dans cette petite maison de folles, il se prend au jeu du grand

renfermement. Il recense tout à l'infini et ne cherche qu'à clore sa liste et parachever sa syntaxe curative. A peine entré, il manifeste sa pathologie faite savoir-faire et résorbe son organe vocal dans une fonction de muet contractuel. Cet homme devait être l'homme de la table rase, mais faute d'allonger ses hôtes sur un matelas, il matelasse leur chambre à coucher-ressasser-chialer. Qu'est-ce à dire ? Avaient-elles besoin qu'on transforme leur précaire terre d'asile en cellule asilaire ? Ce déménageur mental brise le décor bourgeois freudien – confisquant y compris le divan –, mais dans l'espace clinique qu'il a libéré, que restera-t-il sinon deux folles *pauvres* à remettre ailleurs sous tutelle.

D'où l'extraordinaire fin de non-recevoir de ce livre. On a rêvé tout du long qu'elles s'en sortent. D'abord en actes. Que la vieille emmerdeuse aille au bout de ses anachronismes en crevant pour de bon ce milicien-huissier. Ou que la jeune frustrée abuse sexuellement de ce mâle de passage. Bref, que, par homicide ou partie de jambes en l'air interposées, elles entrent dans le vif de leur sujet, qu'elles reprennent l'offensive au présent, qu'elles crèvent et violent ce cadavre symbolique pour défouler leur trop-plein de conscience. On a tant espéré que, du coup, elles soient comme contraintes de fuir en avant, de s'aventurer hors d'elles-mêmes. Malsaines, mais sauves, en un sens. Mais Lydie Salvayre n'a pas voulu céder à de telles facilités. Elle les a fait fuir autrement, dans une réconciliation fusionnelle, pleine de « joie et de colère ». Voilà nos deux harpies qui finissent par expulser l'expulseur, par virer *manu militari* l'envahisseur. Pas au bout de leurs peines pour autant. Rien ne pourra jamais les apaiser définitivement, mais l'agent de justice cérébrale, le juge de paix des inconscients est désormais hors d'état de nuire. Agir, c'était au-delà de leur force. Du moins ont-elles réagi, ensemble.

Faut-il préciser que Lydie Salvayre est aussi psychothérapeute dans un dispensaire. Et que, comme toutes les vraies satires, la sienne se construit aux dépens de son auteur, ou du moins, au péril de sa propre inscription mentale, professionnelle et sociale.

Y. P.